

Colloque/suite

(Voilà Inst. France Naples)
in "Réseau", No. 16, 4/88

Réflexions préalables

VILEM FLUSSER

Mon propos sera de focaliser le problème des bourses internationales du point de vue de la théorie de la communication. Je vais vous soumettre l'hypothèse que le but des bourses internationales, surtout dans le domaine des arts, est de permettre à une élite d'élaborer des codes universels dans lesquels on puisse établir les valeurs d'une future culture post-nationale, quoique ce but ne soit peut-être pas voulu par tous les mécènes, ni conscientisé par les détenteurs des bourses. (...)

Je me propose d'abord d'inscrire notre thématique dans le contexte de la mutation culturelle dont nous sommes à présent les témoins, et cette mutation culturelle, je veux la focaliser du point de vue des valeurs. Je vais donc soumettre l'hypothèse que notre crise actuelle est surtout une crise des valeurs.

Ecole, loisir et contemplation des Idées

Dans la culture précédente, celle de l'Antiquité et du Moyen-Age, il y avait un consensus partagé par la majorité des cultures en général : le propos du travail, le propos de l'enseignement pour changer les choses et changer l'homme, était vu en tant que préparation pour le loisir.

Ce consensus est le plus clairement exprimé chez Platon. Selon l'anthropologie supposée de Platon, nous sommes des êtres dont la patrie est le monde des Idées ; nous sommes tombés dans le monde phénoménal provenant de ce *topos ouranikos* ; nous avons traversé, avant de naître, la rivière de l'oubli et avons oublié les Idées. Partant d'une telle anthropologie, il s'avère qu'il y a trois types de vie :

— la vie privée de sa patrie, qui ne se souvient plus des Idées, une vie qui bouge dans les phénomènes ; c'est ce que Platon appelle le *Zōon oikonomikon*, la vie économique : elle se passe dans les cercles absurdes de l'éternel retour, et l'exemple le plus évident d'une telle vie est la cuisine.

— le deuxième type de vie, c'est ce que Platon appelle le *bios politikos*, la vie politique, qui consiste, à essayer d'arracher une

Idée de son endroit originel, de l'appliquer sur les choses, d'informer les objets. C'est la vie de l'artisan. Dans un atelier où on fabrique des chaussures, par exemple, on prend l'Idée de la chaussure et on l'imprime sur le cuir. La critique que Platon fait à la « politique » est la suivante : quand je prends une Idée, je l'arrache de son contexte et je l'impose sur les phénomènes : je la falsifie. En conséquence, la vie politique ne peut pas mener à une vision des vraies Idées. Elle produit des opinions : *doxai*. La vie politique est donc victime des diverses orthodoxies, paradoxes et hétérodoxies.

— Et, troisièmement, il y a une vie qui regarde le royaume des Idées immuables, c'est le *bios theoretikos*, la vie en théorie, et l'exemple le plus évident est l'école. Dans l'école, je me dédie à la contemplation des Idées ; or « école », *skholè* en grec, veut dire loisir.

Une telle analyse de l'existence humaine dans le monde a un effet naturellement social. Dans son état idéal, Platon prévoit une société où l'infrastructure est formée par l'économie, un niveau moyen par la politique, et le niveau supérieur par l'école. La justification de l'économie est de rendre possible la politique parce qu'il faut manger pour pouvoir faire des chaussures et la fonction de la politique, la justification de la politique, c'est la théorie, parce que, pour pouvoir avoir une école, il faut avoir des artisans qui vous ouvrent l'espace et vous construisent l'école.

Donc, c'est cela le fondement de la célèbre phrase de Platon : « les philosophes doivent être les rois ».

Quand le christianisme a pris la place des structures anciennes, ce consensus, cette valorisation du loisir, de l'école, furent renforcés parce que le christianisme apportait l'héritage juif selon lequel le propos de tout travail est la contemplation de l'Éternel dans le repos sabbatique. Le propos des jours de la semaine, c'est de mener vers le *schabbat*, et, en effet, pendant une longue période du Moyen-Age, l'utopie platonicienne fut plus ou moins réalisée : le niveau économique était occupé par les serfs, le niveau politique par les bourgeois dans les villes, et c'étaient les docteurs de l'Église qui étaient les rois de la société, c'est-à-dire ceux, pour le dire d'une façon anachroniquement moderne, qui possédaient le pouvoir législatif et, disons, le pouvoir administratif. Les docteurs de l'Église étaient distribués dans des centres, les universités. Ils formaient les nœuds d'un réseau qui gouvernait la société. Et les fils qui unissaient ces noyaux, ces nœuds, c'étaient les étudiants errants, donc les avatars des détenteurs de bourse dont nous parlons ici. Ces écoliers représentaient, en effet, le gouvernement de la société médiévale.

Il faudrait analyser cela plus en profondeur.

Ecole, travail et connaissance scientifique

Avec les révolutions bourgeoises du Quattrocento, ce consensus fut rompu et la structure de la société bouleversée parce que, du point de vue de la vision platonicienne, il advint que le niveau moyen, celui des artisans, celui de la politique, prit le dessus sur la théorie. Les fils de bourgeois entrèrent dans les universités sans être moines : ils nièrent donc que l'école soit un endroit de contemplation, de prière, de théorie, et reformulèrent complètement la notion de théorie. La théorie n'était plus pour eux (c'étaient des enfants qui avaient été élevés dans les ateliers) une contemplation passive d'idées immuables. Elle devenait la manipulation de théories, d'Idées muables. La théorie devenait travail, elle n'était plus la source de la sagesse, elle ne menait plus par sa discipline vers le Beau et le Bon, mais devenait sujette à la critique à la fois de l'observation et de l'expérience : la science moderne était née.

Avec la naissance de la science moderne, la théorie était soumise à la politique, elle devenait outil pour l'application des formes sur les choses. On dirait à présent, que la théorie devenait la programmation de l'information. A la moralité du loisir, de l'école, était substituée une moralité du travail. La dignité de l'homme était maintenant de travailler, de changer les choses, de se changer soi-même et de transformer le monde phénoménal en un monde digne d'être vécu.

Or, avec cela, l'école devenait un endroit où les gens apprenaient des métiers. L'école était dégradée. Au lieu de dire que « *vita fundamentum scolae* » on dit « *scola fundamentum vitae* ». La moralité du travail était, du point de vue platonicien, non seulement une folie mais un crime, parce que cette culture-là produisait de fausses idées, de plus en plus fausses, et plongeait la société dans des *doxai*, dans des opinions qui se combattaient mutuellement.

Culture en miettes

Mais il y avait un autre effet : la théorie n'est pas localisée géographiquement, parce que les Idées sont éternelles et sont partout les mêmes. En revanche, le travail, lui, est localisé géographiquement : il en résulta une destruction de l'unité de la culture occidentale qui se subdivisa en cultures nationales. Pour des raisons que je ne peux pas, par manque de temps, analyser, peu à peu cette division en États plus ou moins souverains, qui commença par une division dynastique, devint une division linguistique. Les langues barbares prirent le dessus sur le latin et les langues barbares devinrent les moyens de communication dans les états individuels. Il faut dire que les langues barbares n'étaient

AAA

pas vraiment des langues naturelles. Par exemple, en Italie et en Allemagne, c'étaient des langues artificielles; en France et en Espagne, c'était un dialecte qui s'est imposé à d'autres dialectes.

A la fin du XVIII^e siècle, on se trouve, juste avant la révolution industrielle, dans une situation de destruction de l'unité de la culture occidentale où, naturellement, le rôle des écoliers est devenu complètement subalterne. Je me répète, les écoliers n'étaient que des apprentis de métiers à trois niveaux: l'école primaire où on apprenait à se servir des machines; au niveau secondaire, une préparation pour administrer les machines; et, au niveau supérieur, un lieu d'apprentissage pour inventer de nouvelles machines. Je simplifie, mais c'était à peu près comme ça.

Retour moderne du loisir : vers une civilisation « idlotique »

Nous voilà maintenant devant une révolution profonde. Je n'ai pas le temps d'en analyser les racines. Naturellement, celles-ci se trouvent dans la révolution industrielle. En effet, on revient, sans qu'on s'en rende compte toujours, à la vision ancienne selon laquelle le loisir est le but de la vie. C'est le week-end, ce sont les vacances, c'est la retraite et, de l'autre côté, c'est le chômage, qui constituent maintenant le but de la vie. Mais ce loisir-là, qui commence à occuper la plus grande partie du temps existentiel, ce n'est pas vraiment une école au sens platonicien du terme; parce que, pour que le loisir devienne *skolè* (naturellement, l'époque moderne, pour Platon, est une époque d'*askolia*, une époque de manque de loisirs,

de « business », donc tout à fait méprisable), pour que le loisir soit une véritable école, il faut y avoir du zèle: *studium*, il faut étudier.

Ce nouveau loisir n'est pas rempli par l'étude. Il est rempli par des codes qui détruisent les langues nationales; par exemple, le code des images, dont le propos est la communication aisée. Le propos des codes de la culture de masse est de communiquer avec la plus grande facilité. Or, vous le savez, selon la première loi de la théorie de la communication, la communication et l'information sont inversement proportionnelles. Mieux je communique, moins j'informe; plus j'informe, plus difficile devient la communication.

Pour cette raison, la culture de masse est fondée sur la redondance, et le niveau intellectuel, le niveau esthétique, et même le

niveau éthique sont en chute libre. Selon les calculs que l'on a fait, à présent, nous trouvons dans la culture de masse un niveau intellectuel de l'âge d'à peu près huit ans ; mais, très rapidement, nous nous approchons d'un niveau d'à peu près cinq ans, pour parler dans le sens de Piaget. Or cette chute fonde la menace que la culture nationale soit remplacée par une culture universelle, « idiотique » au sens grec de ce terme, privée d'idées, *idiотés*. C'est en face de cette menace que se pose à mon avis notre problème.

Les boursiers artistiques, vecteurs d'une culture universelle et informative ?

Je reprends maintenant l'analyse communicationnelle de notre thème. Je vous ai proposé l'hypothèse selon laquelle les bourses d'étude servent, peut-être à l'insu ou contre, l'intention des mécènes, le propos d'établir un code universel qui ne soit pas communicationnel mais informatif ; qu'il y a une élite qui oppose à la culture de la masse une culture qui est aussi universelle que celle de la masse, mais qui peut transformer des informations, établir de nouvelles valeurs susceptibles d'informer la vie dans une culture post-industrielle, post-nationale, une culture universelle.

Or, il faut remarquer que la culture bourgeoise, la culture nationale, nous a légué une culture divisée en deux branches ; la branche des sciences, du discours scientifique « dur », et la branche de ce que l'on appelle en anglais *humanities*, c'est-à-dire des disciplines valoratives.

Le discours des sciences a résisté assez bien à la division de la culture en nations, il est resté en grande partie un discours international. Par contre, il s'est divisé lui-même en codes extrêmement nombreux et très difficiles à transcoder l'un dans l'autre. Il est presque impossible de traduire les informations codées de la physique nucléaire dans des informations codées, par exemple, de l'écologie ou de la psychologie analytique. Il est vrai qu'il y a à peu près quatre-vingt ans, on a fait un effort pour créer un métacode auquel on puisse réduire tous ces codes. La philosophie actuelle se résume, au moins dans les pays anglo-saxons, mais en grande partie aussi sur le continent, à l'élaboration de ce métacode, qui est une critique de la science. (...) Malgré tout, on ne peut pas nier que la culture scientifique soit loin d'être une culture universelle. Elle est, naturellement, une culture transnationale, mais elle est divisée en castes. Pour entrer dans le discours scientifique, il faut se soumettre à une *catharsis*, il faut apprendre les codes, c'est une initiation. Et apprendre à manier les codes, c'est déjà apprendre à manier la chose. Chaque petit cercle qui participe à un code reste pratiquement incommuni-

cable avec le reste de ce discours. Donc on ne doit pas attendre du discours scientifique qu'il soit capable d'établir un code universel.

En revanche, le code des humanités, surtout le code des arts, est resté plus ou moins universel malgré le fait que les arts se soient divisés en arts nationaux. La raison en est que, dans la culture bourgeoise, cet engagement dans les disciplines valoratives a été méprisé et éliminé de la vie quotidienne, naturellement entouré par une aura benjaminienne. On a chassé les arts de la vie quotidienne pour une raison très simple : la théorie scientifique a pour effet une praxis qui s'appelle la technique ; la technique se veut au moins libre de valeurs, et, où il y a la technique, les arts deviennent un luxe sans aucune importance. Grâce au mépris que la bourgeoisie porte à cette activité, les codes de l'art sont devenus en quelque sorte universels. C'est donc des détenteurs de bourse dans le domaine des arts qu'il faut attendre d'élaborer des codes qui soient universels pour l'humanité.

Menaces et difficultés

Mais, face à cet effort d'établir un code qui puisse élaborer des informations valoratives pour la société du futur, se dressent deux difficultés fondamentales : la première est la suivante : la division moderne entre les sciences pures et les sciences valoratives n'est plus soutenable. Il s'avère que la science pure a des responsabilités éthiques et esthétiques, qu'elle ne peut pas se dérouler dans le vide, être libre de toute valeur ; et il s'avère, de l'autre côté, que les arts sont une source aussi importante de connaissance que la science, qu'il y a un côté tout à fait scientifique dans l'activité artistique. Il n'est donc plus possible de séparer les deux disciplines. C'est dire que ceux qui se dédient aux arts sont obligés de s'initier aux codes scientifiques. Et le déchirement des codes de la science va sans doute envahir aussi la discipline artistique. Quelqu'un qui va faire, par exemple, des images synthétisées sur ordinateur ou quelqu'un qui va travailler sur le design, etc... est obligé de s'initier à la science. Donc le discours des arts est menacé par la même spécialisation que celle dont le discours scientifique est victime.

Il y a une autre considération qui est encore plus grave, et c'est celle de la créativité. Selon la théorie de la communication, il y a deux types de créativité (si, par créativité, j'entends la production d'une information nouvelle). L'une est la créativité variationnelle ; elle consiste à prendre des informations déjà existantes et à les marier l'une avec l'autre. Sans doute, grâce à une telle méthode, je parviens à avoir une nouvelle information. Par exemple, si je prends des

culturèmes de la culture occidentale et des *culturèmes* de la culture japonaise ou de la culture du Kenya, et si je les mélange, j'aurai une information nouvelle.

Mais il faut dire deux choses. Premièrement, les ordinateurs sont capables de le faire mieux que l'homme, et ils le font plus vite. Si c'est cela, le propos des bourses, il vaut mieux envoyer des ordinateurs que des gens. En outre, une information produite par variation chute très vite dans la redondance, parce que l'information dont elle est originaire est déjà usée.

Mais il y a un deuxième type de créativité, qu'on appelle d'un terme avec lequel je ne suis pas du tout d'accord : « la créativité transcendente », qui consiste en l'introduction de « bruits », d'éléments nouveaux, dans une information déjà existante. Il ne faut pas mythifier ce « bruit ». Le « bruit » ne provient pas de l'ineffable, mais de l'expérience concrète, privée du créateur. Or il y a une contradiction entre l'expérience concrète et le code. L'expérience concrète est unique, irréversible, et ne peut être classifiée : le code est fondé sur la classification. C'est dire, au fond, que le privé ne peut pas être publié. Il y a une barrière communicationnelle qui fait que le privé reste privé, donc concret et plein d'expériences existentielles, et que le public reste public, c'est-à-dire vide d'impact existentiel, purement classificatoire, purement manipulateur. Evidemment, il y a une possibilité de publier le privé, c'est la suivante : on introduit son expérience concrète dans une structure théorique, dans une structure codifiée déjà existante, on change le code, on enrichit le code. Mais pour que ce code soit reçu par un récepteur, il faut que le récepteur fasse un effort pour le décoder. C'est dire que, si l'art doit devenir un code universel, cela nécessite un effort non seulement de la part des artistes, mais surtout de la part du récepteur : celui-ci doit pouvoir accompagner ce développement du code. C'est pourquoi je pense que, si le but des bourses internationales d'art est, comme je le crois, d'élaborer un code universel, il restera toujours élitaire, parce qu'il demandera toujours un récepteur apte à accompagner ce développement.

Je résume mon intervention.

Nous nous trouvons à présent dans une mutation critique de notre culture. Les cultures bourgeoises, les cultures nationales, les cultures fondées sur la moralité du travail sont condamnées. Il n'y a pas de possibilité de les conserver, ni même de l'intérêt à le faire, parce que les cultures nationales n'ont pas donné un résultat tellement brillant, sauf dans les sciences et les techniques. Donc, elles sont condamnées. Si on laisse les choses courir, elles roulent vers une culture de masse structurée par des codes de com-

munication aisés et, par conséquent, une masse aisément manipulable par les programmeurs de cette culture.

Vous vous êtes engagés, que vous le sachiez ou non, et j'imagine que vous le savez, à opposer à cette tendance une autre, qui s'y substitue ou qui constitue au moins une alternative à la culture de la masse, une culture qui soit aussi universelle que celle de la masse, mais qui soit informative et donc apte à élaborer des valeurs. C'est une tâche extrêmement difficile, et ce sont les artistes ou les gens qui sont engagés dans les *humanités*, puisque l'art, ce n'est pas suffisant, ce sont eux seuls qui peuvent le faire.